

Une tragédie moderne
Le petit lieutenant de Xavier Beauvois

Gérard Grugeau

Number 127, June–July 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5005ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (2006). Review of [Une tragédie moderne / *Le petit lieutenant* de Xavier Beauvois]. *24 images*, (127), 55–55.

Une tragédie moderne

par Gérard Grugeau

Les personnages des films de Xavier Beauvois se retrouvent généralement au cœur de tragédies modernes qui les dépassent. Effondrement et désintégration viennent alors ponctuer un parcours chaotique à l'issue duquel les idéaux se fracassent dans l'âpre désenchantement d'une réalité implacable travaillée par le deuil. Suicide d'un père alcoolique sur fond de drame œdipien inversé (*Nord*)¹, « suicide romantique » d'une victime du sida en pleine guerre des Balkans (*N'oublie pas que tu vas mourir*) ou, ici, mort dérisoire d'un jeune flic qui se croyait invincible comme dans les films ou les séries policières : sans prévenir, le destin fauche au gré des hasards ou des coïncidences ceux qui se livrent à lui en aveugle.


Venu de Normandie à Paris où il a choisi d'être affecté, Antoine (Jalil Lespert), frais émoulu de l'École de police, fait l'apprentissage de son métier dans un commissariat de la capitale sous la supervision bienveillante d'une femme flic (Nathalie Baye), ancienne alcoolique rongée par la mort prématurée de son fils. D'un réalisme cru et frontal, le film qui s'attache à décrire le quotidien de ce microcosme anxigène rappelle par la véricité de son ancrage documentaire (on pense à *Faits divers* de Raymond Depardon) les territoires fictionnels délétères déjà arpentés par Pialat (*Police*) et Tavernier (*L627*). Singulier et radical dans sa démarche, Xavier Beauvois sait cependant actualiser et s'appropriier avec rigueur un terrain de jeu ultrabalisé par le cinéma français et l'ogre télévisuel (voir les séries *Navarro* et *PJ*). Mettant en place par fragments une machine scénaristique riche en microfictions pour finalement focaliser son récit sur une enquête presque accessoire tournant autour de la mort mystérieuse d'un sans-abri, le cinéaste se plaît à brouiller les pistes, à déjouer les clichés et à détruire les mythes, dont celui du vaillant héros mort en exercice pour le bien de la collectivité. Entre le dedans (le lieu



Autopsie minutieuse d'une époque sous tension.

de la loi et de l'ordre) et le dehors (le corps social, lieu de toutes les transgressions), les frontières s'abolissent très vite jusqu'à la méprise. Un homme endormi dans un train, l'arme à la ceinture, est-il un flic ou un voyou ? Dans une autre séquence révélatrice, le petit lieutenant et la femme commandant fument un joint et se font avertir par un passant d'une éventuelle présence policière dans les parages. Ce sont alors les cadres rassurants d'une société qui aime à étiqueter, à cloisonner pour mieux assujettir qui volent soudain en éclats. Mais dans cet exercice du regard qui demande « d'aller vers le film », c'est aussi la perception du spectateur qui vacille.

Pour Beauvois, la vie et le cinéma sont justement une affaire de cadre : savoir intuitivement où et comment poser le regard sur le groupe pour humaniser le réel, en recueillir toutes les forces contradictoires qui mobilisent nos affects, sans jamais céder au passage à la facilité du romanesque consensuel. À travers sa galerie de personnages filmés presque sèchement avec une démocratie du regard exemplaire (le cinéaste s'y donne même le rôle du flic réac), à travers un luxe de détails qui donnent du corps à la fiction, *Le petit lieutenant* creuse sans y toucher le lit de la tragédie. Et, bouleversante par sa banalité même, la mort d'Antoine aux trois quarts du film sonne le glas du mythe, incompatible avec notre époque, précipitant alors le récit dans une sorte de dévastation généralisée. Cette époque sous tension, Xavier Beauvois en fait l'autopsie minutieuse. Son film au scalpel s'avère un révélateur sans compromis d'une France

dépressive, accablée de maux. S'y côtoient l'obsession identitaire et l'ostracisme (le policier interprété par Roschdy Zem se doit d'avoir une conduite irréprochable pour faire oublier ses origines marocaines), l'exploitation des immigrants clandestins, le dénuement des sans-abri, les flux migratoires provoqués par la misère et les exactions d'une pègre sans merci qui s'internationalise. Au bar où s'échoue un soir la femme commandant, une sorte d'oracle aviné diagnostique le corps national malade et nomme à mots couverts la tentation du populisme rampant qui gangrène la société. À cette détresse suffocante qui s'exprime dans le fantasme, Xavier Beauvois n'oppose aucun antidote faussement rassurant, sinon celui de la conscience, des affinités électives et de la force foudroyante du cinéma qui nous replace sous l'emprise du réel. Lors d'une magnifique séquence finale où l'émotion peut enfin se déployer dans toute son amplitude, le personnage féminin marche seul sur la plage de Nice. Elle frissonne au bord des larmes, dans la douleur térébrante de ce qui n'est plus et l'incertitude terrifiante de ce qui s'en vient. Les fantômes sont toujours là, tenaces mais à distance, sous la caresse apaisante d'un soleil spectral qui réchauffe provisoirement les os. 

1. Voir entretien avec Xavier Beauvois, *24 images*, n° 58 (nov.-déc. 1991), p. 31.

France, 2004. Ré. : Xavier Beauvois. Scé. : Xavier Beauvois, Cédric Anger, Guillaume Bréaud, Jean-Luc Troubat. Ph. : Caroline Champetier. Mont. : Martine Giordano. Int. : Nathalie Baye, Jalil Lespert, Roschdy Zem, Antoine Chappey, Xavier Beauvois, Jacques Perrin. 110 minutes. Couleur. Dist. : Métropole Film.

Sortie prévue : 28 juillet 2006